

notaires sans clients. Ce que l'on fit hier, on fera demain, vous faire la revue d'un mois, c'est vous dire l'histoire de l'année.

Les choses étant ainsi, vous auriez grand tort de vous plaindre de moi.

J'ai fait pour vous rendre,  
Le destin plus doux,  
Ce qu'on peut attendre  
D'une amitié tendre

et si tous mes soins pour vous être agréable ne m'ont rien servi, ce n'est pas ma faute.

L'automne de 1847 a été aussi remarquable par sa température douce et charmante, que le printemps a été orageux et tardif. Jamais nous n'avons eu de plus brillants soleils, des cieux plus purs, de nuits plus magnifiques. Aussi avons nous prolongé bien au-delà de l'époque ordinaire, le temps de la villégiature et des voyages. Les touristes étrangers et ceux du pays ont pu circuler dans les trois derniers mois ; ils ont pris une revanche, car durant l'été le typhus les tenait tous chez eux. Personne n'osait sortir et il y avait certainement de grands risques à se mettre en route sur des chemins encombrés d'émigrants malades.

Malgré les beaux jours de l'automne, notre société a conservé une physionomie triste et rêveuse. Le fléau que l'émigration a jeté cette année sur nos rivages, a sévi jusqu'à ces dernières semaines avec une effrayante intensité, et a fait tomber sous ses coups trop de nos bons et utiles compatriotes pour ne pas répandre au-dessus de nos têtes, comme un long voile de deuil et de douleur. La mort de plusieurs des membres de notre digne clergé, celle surtout de notre très-estimé GRAND-VICAIRE HUDON, celle de notre respectable maire JOHN E. MILLS, ont fait une profonde et pénible sensation qui dure encore. Mais le typhus est presque entièrement disparu et les dangers qui menaçaient nos familles pour l'hiver, qui s'avance, semblent être disparus avec lui.

La saison que nous venons de traverser a été témoin d'un grand nombre de fêtes et de réjouissances populaires qui laissent encore après elles des sentiments de vive satisfaction et de bons, d'utiles souvenirs. Je veux parler des exhibitions et des réunions agricoles. Ces sortes de fêtes, qui sont nouvelles pour nos populations ont été brillantes dans beaucoup de localités. Les expositions ont vu affluer par milliers nos bons habitants des campagnes, qui ont prouvé par là, combien ils ont à cœur leur amélioration morale et matérielle ; que c'est à tort qu'on les accuse de vouloir demeurer dans l'ornière de la routine et de manquer d'émulation. L'intérêt que nos compatriotes semblent prendre depuis quelques temps aux progrès de l'agriculture et de l'industrie est de bon augure pour notre avenir social et politique. L'éducation qui se répand chaque jour dans nos campagnes, développera de plus en plus ces goûts et ces besoins de progrès qui caractérisent les peuples modernes. Je dois le dire, ici, et je sens un vif plaisir à le répéter, la presse canadienne a secondé merveilleusement ces bonnes dispositions du peuple à s'instruire et à se faire meilleur, plus moral, plus laborieux, plus industrieux, plus riche, plus heureux. Je ne dis rien des difficultés soulevées dans les campagnes, à propos de la mise en opération de la loi des écoles. Quelques intrigants sans foi ni loi, ont voulu exploiter à leur profit la crédulité et la bonne foi des gens ; mais leurs efforts seront infructueux. Le maudite race des *étéignoirs* en Canada est à jamais condamnée à la honte et à l'ignominie. Chacun de ces mécréants portera sur son front un stigmate d'infamie et le peuple en les

voyant passer, dira d'un ton de souverain mépris : *c'est un étéignoir*.

Parmi les progrès de l'industrie qui commence à se développer au milieu de nous, je dois mentionner la continuation des grands travaux du chemin de fer du St. Laurent et de l'Atlantique. Ces travaux poussés avec activité, nous promettent pour la fin de l'année prochaine, l'ouverture du chemin de Montréal à St. Hyacinthe. L'inauguration du chemin de fer de Lachine a été une belle fête industrielle. Grand concours de peuple, voyage d'essai, enthousiasme populaire, force discours sur l'occasion et sur tous les chemins de fer possibles et impossibles, le tout humecté de quelques verres de champagne ; comme vous voyez, c'était complet.

Une entreprise canadienne qui vient de commencer ses opérations, et qui rencontre déjà de bien vives sympathies, c'est la manufacture de verre de Vaudreuil de M. Desbarats. Elle a un droit légitime à une mention honorable, car ses produits font l'admiration des connaisseurs. Rien ne peut surpasser la beauté du verre soufflé à cette fabrique.

Un autre événement qui intéresse beaucoup le monde financier et industriel, c'est la prise de possession de la nouvelle BANQUE DE MONTREAL par cette institution financière ; cette bâtisse élégante et d'une architecture supérieure à la plupart de celles de notre ville, en fait un bel ornement. La BANQUE DU PEUPLE prendra possession de l'ancienne édifice de la Banque de Montréal. Ainsi ce quartier de la Grande rue St. Jacques devient le quartier des affaires. Il n'y a pas vingt ans, il était hors de la ville ; aujourd'hui la ville s'étend aux pieds de la montagne avec ses bacs de gaz, ses boulevards et ses industries. Il ne lui faut maintenant que quelques embellissements, pour quelle soit brillante, coquette et mondaine. Croyez vous, par exemple, qu'une bonne fontaine, de grands arbres et des fleurs feraient mal en face de notre magnifique église, sur la Place d'Armes ? la fontaine pour laver, les arbres et les fleurs pour purifier un peu l'atmosphère de la cité. Nous avons besoin de verdure. Et il faut espérer que bientôt notre municipalité fera de ce sujet, l'objet de ses soins éclairés, bienfaisants. Que partout dans notre ville comme dans toutes les villes modernes, dans les lieux qui le permettent, des eaux jaillissent en gerbes ou tombent en cascades. Que partout on trouve des ombrages ou des fleurs ! Quelles réjouissent gratis de leurs riants couleurs les yeux du public et ceux du pauvre. Le peuple vous saura gré de cela. Il perdra ses mauvais instincts. Ramenons au milieu de la corruption de Montréal, quelque chose si ce n'est des plaisirs du moins des goûts champêtres.

J'ai peur que ce soit difficile, mais toujours faut-il le tenter. La capitale, il faut bien le dire, a un air cavalier, un désinvolture excessive, une physionomie de dissipation et de vices qui fait peine à voir. C'est un mélange de mœurs hétérogènes et dissemblables, qui donne à notre société une allure étrange. Il y a encore à Montréal des prétentions excessivement raides, des vanités aristocratiques, qui sont d'autant plus ridicules, que la plupart des familles ont une commune origine roturière, bien connue de tous. Le luxe des équipages et des toilettes vous fait rêver aux comtes et aux marquis de l'ancien régime. Vous ne faites pas un pas dans nos rues sans rencontrer des myriades de voitures somptueuses, qui les sillonnent en tous sens.

Ce luxe fou, ces fastueux étalages, éprouvent de temps à autre, croyez-moi, de bien désolants mécomptes. Un cri profond triste, s'échappe quelquefois des bourses vides. Le pactole se tarit